

L'HISTOIRE DE M

DU MÊME AUTEUR
(Sélim Nassib)

L'Homme assis
Balland, 1991

Fou de Beyrouth
Balland, 1992

Oum
Balland, 1994

Clandestin
Balland, 1998

Un amant en Palestine
Robert Laffont, 2004

Un soir à Beyrouth
Thierry Magnier, 2007

L'Insoumise de Gaza
(avec Asmaa Alghoul)
Calmann-Lévy, 2016

SÉLIM NASSIB
YOLANDE ZAUBERMAN

L'HISTOIRE DE M

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-138006-4

© Éditions du Seuil, mars 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Les Craignant-Dieu...

« La poitrine se serre de ce qui ne se dit pas. »

Omar Khayyam

C'est à une vingtaine de minutes, un petit tronçon d'auto-route peut y conduire, mais il est aussi possible d'y aller par les banlieues. À travers des rues ordinaires bordées d'immeubles et de tours rondes ou carrées, on quitte insensiblement Tel-Aviv la jouisseuse pour rejoindre cet autre monde, Bnei Brak, la « ville des hommes en noir », 180 000 habitants, capitale mondiale des ultra-orthodoxes juifs. Le glissement est subreptice, quasi invisible. Les jeunes Telaviviens en short qui s'embrassaient ou se tenaient par la taille s'évanouissent progressivement au profit d'un premier homme en papillotes et caftan, puis d'un autre à la barbe épaisse, puis d'un groupe de religieux traînant femmes et enfants dans leur sillage. Tous sont exactement habillés comme leurs ancêtres du XVIII^e siècle, tous *haredi*, c'est-à-dire « craignant-Dieu » – ou plutôt, si l'on traduit littéralement, « tremblant devant Dieu ». Vingt petites minutes, un voyage dans le temps.

Dans la voiture, Menahem est un peu nerveux. Il n'a plus mis les pieds dans sa ville d'enfance depuis plus de dix ans. Ses parents et son frère aîné y vivent toujours, mais ils ne veulent plus le voir. Ils lui reprochent d'avoir quitté la religion et le monde haredi, mais aussi d'avoir dénoncé à la télé, à visage découvert, les viols dont il avait été victime dans son

enfance à Bnei Brak. Au lendemain de la diffusion du reportage le concernant, il avait reçu des menaces telles qu'il n'avait plus osé remettre les pieds dans sa ville. Devenu acteur, cantor, mari et père à Tel-Aviv, il a cru qu'il avait oublié. Mais quand Yolande Zauberman est venue lui proposer un rôle dans son prochain film, il s'est passé une chose étrange, cette sorte d'accident susceptible de changer l'aiguillage d'une vie. Elle lui a incidemment parlé de l'aider à produire le film qu'il préparait sur son histoire, il lui a répondu qu'il ne préparait aucun film sur aucune histoire. Mais d'entendre parler du viol dont il avait été victime – et de l'éventualité d'en faire un film – sa rage assoupie s'est brusquement réveillée, et il a voulu à toute force revenir sur les lieux du crime. Pour quoi y faire ? Il ne le savait pas très bien. Il voyait simplement que la discussion avec Yolande l'avait mis dans un état d'agitation extrême, comme si son corps devinait confusément que quelque chose en lui avait besoin d'être résolu – et que c'était l'occasion. Il fallait donc tourner un film. Ce film. Avec elle. Il en était sûr.

La rue Rabbi Akiva est l'artère qui traverse Bnei Brak de part en part. On s'attend à du sinistre, mais c'est une vitalité débordante qui saute au visage. Lumières de la ville, néons, voitures et klaxons, restaurants populaires, magasins d'alimentation et synagogues à tous les coins de rue... Les hommes sont tous habillés en caftans. L'un marche les bras calés contre les flancs, les mains tenant une petite bible ouverte à hauteur d'yeux, l'autre vole au-dessus du pavé en marmonnant des prières, tous vont papillotes au vent, coiffés de feutres ou de *schtreimel* (chapeau circulaire en fourrure), tous se pressent pour finir leurs achats avant *Pessah*, la Pâque juive, se pressent pour rentrer chez eux les bras chargés de

sacs, se pressent vers l'une ou l'autre des innombrables écoles talmudiques – les *yeshiva* – que compte la ville, se pressent de toute façon, le téléphone à l'oreille, comme si le temps accordé aux activités profanes était toujours trop long et celui réservé à Dieu trop court. Les femmes, plus lentes, portant perruques ou foulards pour dissimuler leurs cheveux, poussent le plus souvent des landaus devant elles. Car les enfants semblent être les acteurs principaux de ce théâtre. Petites filles rêveuses et petits garçons remuants, gamins à la pâleur transparente traînant des bicyclettes, chérubins dont la blonde beauté serre le cœur, ils circulent en liberté dans ce vase clos, macérant dans l'étude de la Torah et débordant sur les chaussées, partout chez eux.

À Bneï Brak, la moyenne est de sept à dix enfants par famille, c'est la ville la plus dense et la plus misérable d'Israël. Et pas un seul poste de police, le dernier ayant été fermé en 1988, faute de criminels. Car personne ne porte plainte ici, personne ne s'adresse à la justice : ces choses-là sont lavées en famille, c'est-à-dire chez les rabbins. La communauté fermée sur elle-même est organisée en une quarantaine de *hassidout*, des « dynasties » dirigées chacune, de père en fils, par un *Admor* (contraction de « Notre maître, guide et rabbin »), lequel n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. À qui un enfant abusé pourrait-il se plaindre ? Sur le tableau national de la délinquance, Bneï Brak occupe la dernière place – officiellement la ville la plus sûre et la plus tranquille du pays.

Menahem avance le corps jeté en avant, radieux, fiévreux, prêt à tout, comme chauffé de l'intérieur. Il a 35 ans, crâne rasé, plutôt petit de taille, très vif, grands yeux bleus et sourire lumineux. C'est un homme-enfant. Porté par une passion exubérante, il ne tient littéralement pas en place,

presque joyeux – mais capable aussi de s'assombrir en une seconde, soudain au bord des larmes. Il marche. On dirait qu'il cherche une bagarre qui ne vient pas. Car aucune hostilité n'est visible dans les yeux des passants qui nous croisent, juste une grande curiosité pour le petit groupe de « laïcs » que nous sommes – trois hommes sans *kippa* (calotte) entourant une femme portant une caméra, ses cheveux roux vaguement couverts d'un pull qui les masque mal. Certains s'approchent et nous interrogent : « Pourquoi filmez-vous, pour qui filmez-vous ? », et Yolande répond en yiddish, un yiddish plus ou moins « cassé », certes, mais les visages s'ouvrent aussitôt. Car qui parle cette langue, même mal, est considéré comme « de chez nous » à Bneï Brak. Et si elle raconte que ses parents viennent de Pologne et que l'un de ses ancêtres était un disciple du célèbre Baal Shem Tov, fondateur au XVIII^e siècle du judaïsme hassidique, alors là, ils sont tout à fait conquis. « Je suis revenue au pays de mes ancêtres », dit-elle, n'y croyant elle-même qu'à moitié.

Dans une ruelle plus sombre, Menahem tressaille à la vue d'une silhouette qu'il contourne pour pouvoir la regarder en face. C'est un vieil homme à la barbe si blanche qu'elle semble bleutée, il pourrait s'envoler au premier coup de vent.

– Mon maître adoré !

Le vieux rabbin marque une seconde d'hésitation.

– Menahem Lang... Vous vous souvenez, Menahem Lang...

Le maître hoche la tête. Dans un sourire doux, comme évanoui, il dit quelques mots de bienvenue.

– Ce n'est pas moi qui vous ai reconnu, s'enflamme Menahem, les yeux brillants, c'est mon âme... Elle a bondi sur votre passage.

– Oui, j'ai vu... Ça vient de Lui...

– ... Bénissez-moi ! Une bénédiction avant les fêtes...

La rue est très noire. Un groupe d'hommes religieux s'approchent en demi-cercle, l'œil méfiant. Ils se demandent ce que nous voulons au vieux rabbin et n'apprécient visiblement pas notre caméra. Même à quelques mètres, nous sentons leur hostilité légèrement menaçante. Le rabbin pose sa main sur la tête de Menahem :

– Que tout se passe bien, pour toi et pour tes enfants aussi... Que tu aies de belles fêtes... Que tes actes soient droits... Que tu sois un homme bon... plein de respect... Tout ira bien si tu fais le bien...

– Amen.

La foule se fait plus dense alors qu'on avance. Des enfants aux longues papillotes se pressent à l'entrée d'une boulangerie ouverte sur la rue, les gens se frôlent et se bousculent. Un chant religieux part sur le trottoir comme un feu qui gagne de proche en proche. Une voiture passe et klaxonne au rythme de la chanson. Des gens qui ne se connaissent peut-être pas se prennent par les mains et font une ronde dans laquelle Menahem est soudain inclus. Il danse et chante avec tous. La chaleur du monde ultrareligieux l'embrasse comme s'il n'en était jamais parti. Une fois haredi toujours haredi ?

Nous suivons des hommes en noir qui descendent vers une modeste synagogue en sous-sol, deux pièces aux murs de bois tapissés d'écritures hébraïques et de livres. Interdite aux femmes ! Dans ce lieu à moitié vide, Menahem se prend de nouveau à chanter. Sa voix de *hazan* (chantre) prend de l'assurance, s'élève comme enrouée par moments et résonne sous les voûtes qui la renvoient en échos surprenants. Progressivement, les hommes en prière dans la pièce voisine passent une tête, certains reconnaissent Menahem. Ils

l'écourent un long moment avant d'accompagner *mezzo voce* son chant que tout le monde connaît. Les larmes aux yeux, Menahem vibre. Et quand il finit, la petite foule l'applaudit.

Il existe de petits restaurants en ville, mais pratiquement pas de cafés. Si l'envie d'un expresso vous prend, il faut vous rabattre sur le mauvais jus servi par les distributeurs automatiques de l'une ou l'autre des stations-service de Bneï Brak. Haïm, le plus jeune des frères de Menahem, nous rejoint. 25 ans, la barbe légère, en rupture de religion lui aussi, rien de la nervosité de son grand frère n'est décelable chez lui. Au contraire, il semble calme et tout à fait apaisé. Cela ne l'empêche pas de faire partie d'un groupe de jeunes qui traquent les violeurs à Bneï Brak. À le voir si doux en apparence, on ne l'aurait pas cru.

Alors que les clients en caftans se succèdent à la pompe, les deux frères dénombrent les familles hassidiques de la ville. Haïm cite les Gour, les Satmer, les Natvourna, les Vijnitzer, les Beltz, les Sadegouras... Menahem réplique avec les Lituanien, les Sefard, les Modititz, les Netourei Karta... C'est une espèce de joute entre eux.

– Et eux, ils sont quoi? demande Menahem

– C'est des Popov... répond Haïm.

– Et à quoi reconnaît-on les hassid de Beltz?

– Ils ont un chapeau sans poils... Rond et sans poils.

– Et lui? Celui qui met de l'essence?

– C'est un Gour. Avec les papillotes vers le haut, c'est un Gour...

L'homme voit que nous le filmons. L'air courroucé, il relève l'arrière de son cafetan, remonte en voiture et démarre.

– Il y a aussi, dit Menahem, les Slonim noirs, les Slonim blancs, les Michlans, les Habad...

– Oui, les Habad.

– Mais ce sont des hassid sans...

Menahem cherche ses mots. Haïm le reprend :

– ... sans importance.

Les deux frères rigolent.

– Et à quoi reconnais-tu les Netourei Karta ?

– Ils ont des costumes à rayures et leurs chapeaux sont petits... répond Haïm.

– Papa était Netourei Karta au départ, tu étais au courant ?

Il faut savoir que les Netourei Karta (les « Gardiens des remparts ») sont les plus ultra-orthodoxes des haredi. Violamment antisionistes, ils considèrent que l'État juif de l'Antiquité a été détruit par la volonté divine et que le reconstruire avant la venue du Messie est une attaque contre cette volonté.

– Je croyais qu'il était Satmer, dit Haïm.

Les Satmer, eux, sont à peine moins antisionistes.

– Ça, c'était après. Mais il était Netourei Karta quand on vivait à Jérusalem.

– Je n'étais pas encore né...

– ... et il est devenu Natvourna quand on s'est installés ici.

Une famille entière passe, grand-père, père et enfants – trois générations à la queue leu leu :

– Et eux ? demande Menahem.

Haïm hésite. Un homme de la station-service portant kippa et papillotes prend la relève :

– Eux ? Des Petroujim !

Menahem l'interpelle :

– Et les Netourei Karta, à quoi les reconnaît-on ?

L'homme s'en va sans répondre. Un autre attrape la question au vol :

– À leurs costumes ! Ils ont les costumes qui puent le plus !

Nous commençons seulement à entrevoir l'architecture interne de la ville – et son humeur.

Que ton nom soit effacé

C'est une image lointaine, comme vue en rêve. Sa mère, très belle, cheveux dénoués, vêtements colorés, l'emmène jouer dans un parc de Jérusalem. *Elle est en short*. Et lui, son deuxième enfant, son tout-petit, tend la main et lui caresse la jambe. Il doit avoir 2 ou 3 ans. Cette caresse sur la jambe nue de sa mère est, dit-il, son plus vieux souvenir. Il se rappelle aussi, mais si vaguement, d'hommes et de femmes habillés normalement autour de ses parents. C'est plus une sensation qu'un souvenir, une illusion peut-être. Comme si tout au début de sa vie, oui, comme dans un rêve, il avait vécu dans un paradis – dont il a dégringolé depuis.

À quel moment les choses ont-elles commencé à s'assombrir, les habits d'abord, puis le reste ? Il n'en sait rien. Il se rappelle seulement que ses frères et lui devaient soudain se laisser pousser les cheveux pour dégager des papillotes, écouter leur père discuter avec enthousiasme de sujets religieux avec d'autres adultes, s'habituer à voir leur mère se couvrir la tête, allonger ses jupes, se transformer en ombre... Les filles ont disparu, les liens de famille se sont distendus. Car, dans ce monde-là, on n'est pas censé être proches de ses oncles, tantes, cousins et cousines, mais seulement de la *shoul* (la

synagogue). L'univers hassidique est la seule vraie grande famille, et son mode de vie codifié dans ses moindres détails. Pas d'Internet, pas de télé, pas de journaux normaux, ni de radio. Pour l'enfant Menahem, le monde extérieur disparaît peu à peu comme derrière une vitre qui s'opacifie et l'on se retrouve entre soi, au chaud, soumis à la même loi divine, aux mêmes règles et rituels, enfin au calme, enfin heureux.

Il faut connaître par cœur la bénédiction à réciter avant de boire de l'eau, boire du vin, se laver les mains, aller aux toilettes, se coucher... sans oublier les sept bénédictions dites « nuptiales » qu'il faudra prononcer au moment du mariage. Avant de manger, il en est une pour « les fruits de l'arbre » (à l'exception des figues, grenades, olives et dattes, qui bénéficient de bénédictions particulières), une autre pour « les fruits de la terre », une autre encore pour les aliments « ni arbres/ni terre » comme la viande, le fromage, le poisson, les œufs, l'eau, le lait, le miel. Enfin, si l'on boit de l'eau pour une autre raison que celle d'étancher sa soif (par exemple, pour avaler un aliment), on peut le faire sans rien réciter, ni avant ni après. Ce qui est vrai pour les bénédictions l'est pour tous les autres gestes de la vie : comment s'habiller avec « modestie, pudeur et dignité », comment un père transmet-il son autorité sur sa fille au futur mari de celle-ci, à quelle fréquence des époux peuvent-ils faire l'amour...

« On vivait leur rêve à eux, dit aujourd'hui Menahem, parlant de ses parents. Plus ils s'habillaient de noir et plus ils croyaient aller vers la lumière. » Pour en faire de bons petits *tsadik* (des justes, des maîtres spirituels), le père envoyait ses garçons chez les Satmer, dynastie dont l'une des maximes, « Tu hais ton enfant si tu ne le châties pas », se concrétisait par des coups donnés à l'aide d'une canne spéciale, une

barre de bois provenant d'un lit d'enfant. L'obligation de ne parler que le yiddish conduisait souvent à des « Rabbi, il a parlé hébreu ! », délation enfantine courante qui provoquait en général une punition physique immédiate.

« Le monde des enfants est cruel et sincère », dit Menahem comme en passant. Un jour, dans la cour de récréation, un gamin lui lance : « *Goy, goy, goy! Yi mach shemo, ki le olam hasdo!* » (« Goy, goy, goy, que ton nom soit effacé, car le monde est fait selon Sa piété ! »). L'enfant Menahem avait déjà remarqué que certains détails distinguaient son géniteur des autres pères – il disait, par exemple, « *Baroukh atta* » (Bénis sois-tu) comme les sépharades plutôt que « *Boroukh ato* » comme les ashkénazes, largement majoritaires. Mais c'est la première fois que quelqu'un le traite carrément de non-juif.

La récréation finie, les enfants remontent en classe. Au moment d'ouvrir leurs livres de Guémara (l'une des parties du Talmud, texte fondamental du judaïsme), le rav demande de façon très solennelle : « Qui a dit à Menahem que son père était goy ? » Le coupable lève le doigt. Le rabbin lui demande alors de venir et, devant toute la classe, lui administre une raclée à grands coups de canne. Puis il le renvoie chez lui. Aux autres, il explique que celui qui s'avisera à l'avenir de dire une chose pareille à Menahem s'en prendra une. Mais pourquoi le gamin a-t-il traité le père de Menahem de goy ?

Les goy, les vrais, Menahem sait les reconnaître : ce sont eux qui, par exemple, nettoient le sol de la yeshiva, mais ils sont roumains et chrétiens. Il ne comprend plus très bien. *Hiloni* (« laïque »), ce n'est sans doute pas très religieux, mais c'est tout de même juif... Eh bien, non ! Pour les ultra-orthodoxes, *hiloni* et goy, c'est quasiment du pareil au même. À leurs yeux, ceux qui ne respectent pas le shabbat et ne s'acquittent pas des 613 *mitzva* (commandements) que

tout juif doit observer ne peuvent être considérés comme juifs. En chemin vers la maison, Menahem n'est pas tant préoccupé par : « Que ton nom soit effacé ! » que par la vigueur de la raclée suscitée par cette phrase. Il y a un secret là-dessous, mais lequel ? Il se dit : « Au fond, peut-être que j'appartiens au monde goy », et cette idée lui plaît, elle lui donne même un sentiment de liberté. Il se souvient soudain qu'il a une grand-mère française... et chrétienne. Elle s'appelle Jacqueline et sa visite à Bnei Brak est restée pour lui inoubliable. Elle le touchait et le caressait sans réserve, ce qui lui procurait un plaisir inouï. C'était tellement interdit à ses yeux qu'il en était même choqué. Il relevait son T-shirt et passait à quatre pattes devant elle pour qu'elle le caresse au passage... « Il ne faut pas en conclure que j'ai été violé par besoin d'être touché », dit-il spontanément. Sa grand-mère préparait des espèces de schnitzels froids et sucrés, ainsi que du riz au lait parfumé à la vanille, et si les enfants mangeaient avec les doigts, elle hurlait : « Arrêtez ! » en français. Surtout, elle engueulait son fils, leur père, et lui donnait occasionnellement des coups avec sa serviette sans qu'il réagisse autrement que par un sourire benêt. Non seulement il ne frappait plus ses enfants quand elle était là, mais il devenait le père « le plus génial du monde », selon Menahem. Hélas, la grand-mère n'était restée qu'un seul mois. Mais ce dont Menahem est sûr, c'est qu'elle n'était pas juive. Elle était même carrément goy !

Il arrive chez lui et court raconter à son père. « C'est des conneries, dit celui-ci, je n'ai jamais été goy. » Vaguement déçu, le garçon, se laisse avoir pour quelques minutes. Mais il comprend vite que son père, en réalité, ment. Et le mystère rebondit : pourquoi ment-il, et sur quoi exactement ? « Demain, quand les parents seront sortis, je t'expliquerai »,

lui répond son frère aîné Liezer. Et à l'heure dite, le lendemain, celui-ci se glisse avec lui dans la chambre des parents, le saint des saints, et met entre ses mains une boîte à chaus-sure : « Je ne te dirai rien, mais regarde vite ces photos. Pendant ce temps, je resterai dehors à surveiller. » Menahem soulève le couvercle et c'est la caverne d'Ali Baba : des cen-taines de photos en vrac, de toutes tailles, en noir et blanc, en couleur, sa mère debout, cheveux au vent, souriant au côté de son père sans kippa ; sa mère donnant le sein à son frère tout nu ; les amis de ses parents, hommes et femmes, trinquant gaiement face à l'appareil photo, preuves indiscu-tables d'une vie laïque dans un temps d'avant le temps. L'une des photos le fascine particulièrement, celle d'une jeune femme très belle, yeux verts, cheveux lui tombant jusqu'aux fesses, petit haut découvrant le ventre. Le nombril apparent affole Menahem plus que tout et reste pour lui, aujourd'hui encore, l'objet d'un culte quasi fétichiste. C'est la première fois de sa vie qu'il voit une femme pareille. Elle lui plaît tellement que, bravant l'interdit, il glisse la photo dans sa poche, remet précipitamment la boîte à sa place et quitte la chambre les joues en feu.

Cette photo devient son objet érotique, elle ne le quitte pas de la journée. Il dort et se réveille avec elle, la couvre de baisers et se caresse en la regardant. Jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, il va trouver son frère :

- Qui est cette femme sur la photo ?
- Tu as volé une photo dans la boîte ? Mais tu es fou !
- OK. Mais c'est qui ?
- C'est maman !

Menahem est foudroyé. Il pensait que la jeune femme faisait partie de la famille à cause de la ressemblance, mais sa mère ? La mort dans l'âme, il comprend qu'il lui faut

renoncer à l'amour de sa vie. De s'être caressé devant la photo le dégoûte à présent. Il la jette à la tête de son frère et lui demande de la remettre à sa place, il ne veut plus rien avoir à faire avec elle ! Et Liezer lui raconte toute l'histoire, pourquoi l'enfant à l'école a reçu une raclée, pourquoi son père ne parle pas comme les autres, et pourquoi il lui a menti : c'est qu'il était à l'origine chrétien, goy donc, et il s'est un jour converti au judaïsme. Quittant aussitôt la France pour Israël, il avait décidé d'y rejoindre les plus orthodoxes des orthodoxes – afin de prouver la sincérité de sa conversion. De là sont venus ses efforts inlassables pour se montrer toujours plus juif que juif – au risque de faire n'importe quoi, comme inventer des lois juives de son cru. Par exemple, le soir du shabbat, il avait décrété qu'il fallait rester absolument coi à table, alors qu'en principe ce repas est l'occasion de retrouvailles familiales animées. Les enfants qui enfreignaient cette loi absurde recevaient sur la tête un coup violent asséné à l'aide d'une serviette roulée en matraque. Même tarif pour l'enfant qui ne filait pas droit, n'observait pas un commandement, répondait mal, négligeait de ranger ou de nettoyer la maison. La serviette du père de Menahem s'abattait toujours, encore et encore, à tort ou à raison, au point de lui faire haïr parents, maison, religion et ultra-orthodoxie réunis. Mais comment fuir cette « vie normale », et par quel chemin s'échapper ? Le père était lui-même prisonnier du système qu'il avait mis en place. Quoi qu'il dise ou fasse, aussi rigoriste qu'il se montrât, le monde haredi ne le considérait jamais comme un « vrai » juif et continuait jour après jour à l'écraser secrètement de son mépris.

Menahem devine aussi pourquoi, quand sa mère était sur le point d'accoucher, ils étaient envoyés en pension dans des

familles «étrangères» particulières. Elle aurait pu le placer chez des parents à elle, des oncles et tantes vivant dans un kibboutz. Mais non, ces parents-là se coiffaient de kippa *srouga* (crochetées), signe qu'ils étaient très religieux, certes, mais tout de même moins que les porteurs de kippa de velours noir, les haredi. Toujours soucieux d'apparaître comme pur et dur, le père choisissait donc de confier ses enfants à des foyers aussi fondamentalistes que le sien. Il ne voulait pas laisser croire qu'il les laissait à l'influence de la famille légèrement moins casher de sa femme, ce qui les aurait livrés au risque de s'ouvrir, aussi peu que ce fût, au monde extérieur. Du coup, lorsque le respectable père de la famille d'adoption arrivait à la synagogue accompagné de cinq enfants alors qu'on savait qu'il n'en avait que quatre, tout le monde, selon Menahem, comprenait aussitôt que le nouveau venu était fils de converti. Tout le monde, et les violeurs aussi. Car, dit-il, ces enfants-là sont plus faciles à violer, parce que moins protégés. Il croit qu'en l'occurrence, même leur apparence peut inciter au viol : « Selon les critères du monde haredi, explique-t-il en toute modestie, mes frères et moi étions tout simplement plus beaux... D'une beauté spéciale... la beauté française ! »

